

## De la nécessité de la blessure

### À propos de Christine Gruwez : La blessure et le droit à la vulnérabilité. (\*)

(\*) Christine Gruwez: *Die Wunde und das Recht auf Verletzlichkeit. Meditationen zur Zeitlage [La blessure et le droit à la vulnérabilité. Méditation sur la situation de l'époque]*, Verlag Urachhaus, Stuttgart 2023, 191 Pages, 26 €.

Une blessure peut-elle exister sans blessure préalable ? Une blessure originelle, primordiale ? La blessure de l'humanité est la préoccupation centrale de ce livre. Il s'appuie également sur trois conférences de Rudolf Steiner sur la blessure, qui signifie une destruction, et la vertu de guérison.<sup>1</sup>

Le livre est divisé en trois chapitres, avec un prologue et un épilogue. Dans le premier chapitre 'Se réveiller', il est question des nombreuses crises que nous vivons aujourd'hui. Elles sont souvent déjà anciennes et ne font que s'aggraver, par exemple avec la pandémie de Corona. Est-ce qu'une crise a peut-être d'abord rendu les faits évidents ? Il en va de la vie comme de la médecine : ce ne sont pas les symptômes qui sont essentiels, mais la réalité plus profonde qu'ils révèlent. Les faits et les réalités ne font qu'apparaître à la surface et empêchent même de voir le fond. Entre la surface et le profondeur se trouve le milieu, où la crise a lieu et où la décision est prise. C'est là que se trouve la vérité. Il en va de même pour les guerres actuelles il en est ainsi. Si l'on ne regarde que les symptômes, il est impossible de construire un pont.

Une crise est aussi un phénomène temporel. Elle englobe le passé, le présent et l'avenir, et nous nous trouvons en plein dedans. « *L'initiation, selon Rudolf Steiner, est l'événement au cours duquel les forces qui ont jusqu'à présent agi sur moi de l'extérieur deviennent actives à partir de moi* ». (p. 40) Depuis le début des temps modernes, nous ressentons ici notre vulnérabilité. Le mal est une expérience dont la douleur permet de se réveiller. Rester éveillé,

en revanche, est un acte. Le cœur de notre être est le potentiel de faire tout ce qui est possible. Une partie de ce potentiel est déjà réalisée. Lorsque la puissance se sent limitée, c'est déjà une blessure. On ne peut plus avancer de l'extérieur, car la porte ne s'ouvre que de l'intérieur. Mais : dans l'impuissance, on devient libre ! Le chemin vers l'intérieur s'ouvre, car il y a conversion par les forces de guérison de l'âme, changement de sens et rédemption par l'éveil de l'esprit dans l'espace intermédiaire nouvellement formé. Dans notre blessure, là où nous sommes vulnérables, nous devenons essentiels.

Lors de la réalisation de quelque chose qui est dans notre potentiel, une résistance se manifeste. Le ralentissement entraîné permet d'exprimer la bonne forme d'expression en détermination de sa propre force. La puissance est préservée. Mais dans certains cas, la force de se mettre en mouvement fait défaut. C'est là que se trouve la vraie blessure ! On ne peut pas montrer qui on est, on ne se sent pas perçu(e). Dès que l'on se rend reconnaissable on devient alors vulnérable.

Les explications de l'auteur sur la mendicité, non seulement pour des choses matérielles, mais aussi pour la perception, sont étranges. Ce sont des traumatismes qui relèvent de la blessure primordiale proche de celle-ci. Celle-ci ne peut pas nous faire perdre notre dignité, mais les nombreuses offenses subies au cours de notre vie sont en situation de le faire.

L'auteur fait de nombreuses comparaisons avec des représentations artistiques. L'un des passages les plus importants de ce livre riche en contenu est, à la p. 55, une longue citation de Rudolf Steiner. Nous ressentons la maladie, nous pouvons surmonter la mort de l'âme et nous rattacher à l'esprit.

1 *Das Geheimnis der Wunde*. (« Samariterkurs ») / Le secret de la blessure (Cours du samaritain), (Beiträge zur Rudolf Steiner Gesamtausgabe/ Contributions à l'oeuvre complète de Rudolf Steiner n°108, Dornach 1992.

### *Wahrheiten und Lebensfragen*

Dans le deuxième chapitre *Le mystère du mal*, on se demande : « A quoi sert le mal dans le monde ? » (p.63) Il doit en résulter un bien supérieur ! Mais comment y arriver ? : Le bien se réfère à la cohérence de tout ce qui est vivant et est prêt à se retirer lui-même pour qu'un lien soit d'abord créé ou guéri ». (p.66) Le véritable mal est la polarisation.

Le troisième chapitre *Blessure et miracle* nous montre le caractère processuel de l'art et l'inversion de l'espace et du temps. Joseph Beuys, Arnold Schönberg et le poète Joseph Brodsky prennent la parole. Il s'agit de la vision et de la force de l'artiste, et plus particulièrement chez Brodsky de la sauvegarde de la langue.

L'épilogue dit : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits »<sup>2</sup>. La dignité est en effet inviolable, car elle est la potentialité qui réside dans un être humain. Ainsi, chacun a une blessure, chacun est vulnérable.

Des paragraphes sur fond jaune, qui interrompent et accompagnent le texte principal, permettent d'approfondir les déclarations, le plus souvent par un exemple artistique, comme celui de Giorgio Morandi (p.140), qui voyait dans ce qui était devenu et peignait ce qui fut autrefois en devenir. Ainsi, les choses étaient à nouveau délivrées de leur forme déterminée. Une lumière les entoure, qui semble venir d'elles-mêmes. Ce qui est considéré comme une nature morte est en fait toujours en mouvement, « comme une fluctuation perpétuelle entre apparition et disparition » (p.141), par une modification de la sensation de l'espace et du temps.

Celui qui lit ce livre et en comprend le contenu devient modeste. C'est un livre pour tout le monde, en particulier pour les artistes, les écrivains et les biographes, mais surtout pour les étudiants en médecine et les médecins afin de mieux comprendre leur profession. C'est un livre réconfortant parce qu'il reconnaît la gravi-

2 Cf. Nations unies : *Déclaration universelle des droits de l'homme*, art. 1.

té du destin et explique au lecteur réceptif non seulement pourquoi il en est ainsi, mais aussi pourquoi il doit en être ainsi. On sent à quel point les choses traitées ici sont fines, si fines qu'elles s'échappent aussitôt si l'attention ne se relâche que brièvement. L'exemple de la signification et de la différence entre les « non-dits » et les « pas-dits » (p.154) permet de commencer à entrevoir ce qui constitue l'essence du langage. Le non-dit permet à l'autre personne de reconnaître elle-même la vérité en toute liberté. Le pas-dit délibérément la livre [au sens de « trahir », *ndt*]. Paul Celan, qui s'est intéressé aux régions frontalières du langage, s'est efforcé de rendre audible l'indicible.<sup>3</sup>

Christine Gruwez, née en 1942 à Kortrijk/Belgique, a étudié la philosophie à l'université de Louvain, philologie ancienne et études iraniennes. Plus tard, elle a travaillé à Anvers comme enseignante Waldorf et enseignante dans la formation des enseignants. De nombreux voyages de recherche l'ont conduite particulièrement au Proche et au Moyen-Orient. Aux éditions Urachhaus elle a publié en 2011 le livre *Urquellen [Sources primordiales] du christianisme*, qu'elle a rédigé avec Bastiaan Baan et John van Schaik.

Son nouveau livre attire l'attention sur des vérités profondes ; chacun peut faire l'expérience de la blessure chez soi, trouver ainsi des chemins pour comprendre d'autres personnes et être dans le monde de collaborer aux questions vitales les plus importantes.

**Die Drei 1/2024.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Maja Rehbein**, née en 1947 à Greiz/Thuringe, médecin écrivain. Nombreuses publications sur des thèmes biographiques et culturels.

3 « Car il est clair que Celan recherche les limites de la langue et qu'il les scrute sans cesse. Mais non pas la limite comme ce qui *délimite* le langage, mais comme le lieu où le langage peut seulement être délimité. Là où le dicible se transforme en un non-dit consciemment mis en place, se condensant et se rétractant sciemment, jusqu'à ce qu'il devienne audible au-delà de l'indicible. Il s'agit pour lui de créer une nouvelle réalité à cette impuissance du langage — et de l'accompagner là où les mots et la réalité divergent. La langue passe pour ainsi dire par un resserrement et lui, son poète et « densificateur », avec elle ». (Je remercie Christine Gruwez pour cette précision, *ndt*)